

Et qu'on dise ensuite que la gloire n'est qu'une chimère !

— Elle n'est plus, hélas ! l'actrice inimitable, le diamant dramatique, la femme gracieuse et jolie comme on ne l'est pas, le plus beau talent qui ait glorifié la scène française, celui auquel nous devons la résurrection de tant de vieux chefs-d'œuvre, l'inauguration et le triomphe de tant de chefs-d'œuvre nouveaux. Mademoiselle Mars est morte, morte pour la seconde fois ; car elle mourut, la grande artiste, le jour où elle se sépara du théâtre, c'est-à-dire des enivrements de la foule, des applaudissements frénétiques des Parisiens et des admirations de l'Europe ; vie fortunée, radieuse, délirante, au milieu de laquelle s'écoulèrent trente années de sa vie.

J'ai suivi au champ du repos celle qui ne doit plus le quitter, et au moment d'en sortir, je me suis demandé si, à mon âge, c'était bien la peine de m'en aller.

Insensés, nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus !
Nous dont l'existence légère,
Parcille à l'ombre passagère,
Commence, paraît et n'est plus.

L'auteur de ces vers mourut de faim, c'était Malfilâtre.

NICOLAS.

REVUE DU MOIS.

AVRIL, 1847.

Je n'aime pas les tons lamentables, les airs douloureux, les complaintes et les jérémiades. La vie est assez courte, assez dure, assez triste, qu'il importe beaucoup je crois, que chacun y mette un peu du sien, afin de la rendre aussi agréable que possible. On aurait grand tort, selon moi, de s'arrêter à pleurer et à gémir à chaque contrariété, contretemps, déception ou épreuve que l'on rencontre sur la route ; la vie alors serait insupportable et et insipide, et ma philosophie me dit que ce n'est pas cela que la providence a voulu pour nous en nous jettant sur la machine ronde. Oh ! non. Cependant les misères ne nous assiègent pas moins ; c'est vrai ; aussi faut-il savoir les recevoir et dans ce cas appeler le bon génie qui console, rallier les esprits abattus, secouer son cœur endolori, arracher son âme à l'affliction, en anticipant par l'espérance, qui ne nous quitte jamais, la fin de ses maux, des jours meilleurs, un avenir plus riant, des désirs accomplis.

Telles étaient mes réflexions en trempant ma plume dans l'encre pour commencer ma Revue du Mois. Je voulais m'arracher tant bien que mal, à l'influence secrète d'un songe creux, d'un espèce de spleen nébuleux, d'humeur noire, d'hypocondrie qui n'a jamais convenu à ma gaité naturelle, et qui, je dois le dire aussi, serait bien peu propre à donner le moindre attrait à une chronique quelconque. J'avais bien une excuse à offrir à mes lecteurs pour cette absence de joyeux pensers, si indispensables à un conteur de salon, qui doit bien se garder d'écrire pour ennuyer ou attrister son monde ; cette excuse, c'était le temps. Avec le meilleur vouloir possible, je m'occupais donc d'éloigner de moi toutes les idées tristes et je cherchais à ravitailler ma chronique.

Asmodée, mon ami, place un quartier de bois dans l'âtre, approche mon fauteuil de la cheminée, j'ai froid. Qu'a donc le vent à pleurer depuis un mois ? aurait-il perdu sa femme ou quelque parent chéri ? Sais-tu bien que ce n'est pas gai, entendre toujours ainsi des accords plaintifs. Ça finira peut-être quelqu'un de ces jours.

Assieds toi là, et conte moi ce qui s'est passé. Tu dois en avoir des nouvelles ; du premier avril au premier de mai ; il doit s'en être passé des choses. . . .

Oui, maître, mais bien peu intéressantes. Je ne sais pas ce qu'ont les gens, mais tous ceux et celles que j'ai rencontrés depuis un mois ont des visages moroses et tristes comme des faces de carême, des figures longues et maussades ou le désappointement et la mauvaise humeur seuls étaient peints ; les gens ont l'air d'avoir perdu quelque chose de précieux et de cher, ou impatients d'attendre, comme l'ont été de tout temps les héritiers présomptifs, quand de vieux parents riches font mine d'atteindre l'âge de feu Mathusalem. Vous pouvez bien être un peu sombre, maître, quand tout le monde autour de vous à l'air si peu gai.

Le mois d'avril, poursuivit Asmodée, a été le mois le plus ennuyant que j'ai jamais rencontré, grâce à la présence prolongée de l'hiver ; ça été une vraie désolation, *desolatio desolationis*. Toucher au premier de mai et ne voir que du froid, de la neige et de la glace, il y a de quoi attrister. La ville m'a paru comme assiégée par un ennemi formidable et en état de blocus ; chacun blotti près de son poêle laissait couler les heures et les jours attendant impatiemment l'arrivée du printemps qui n'est pas venu et qui viendra Dieu sait quand.

Tout est languissant, figé, arrêté par ce retard de la saison, le commerce, l'industrie, l'agriculture. La campagne est couverte d'un blanc manteau de neige, le noble St. Laurent est fatigué de son fardeau de glaces, et les quelques rayons de soleil qui nous sont apparus n'ont pu diminuer la crudité de la saison. Oh ! avec quelle impatience on attend le réveil de la nature dans nos climats froids ! Je suis certain que vos lecteurs ne reviendront gais et contents que lorsque l'hiver sera disparu, que la navigation sera ouverte et la végétation commencée.

En attendant chacun se prépare à saluer le printemps ; la ville fait son ménage ; la corporation commence à enlever les couches de glaces dont nos rues sont recouvertes et encombrées. On se prépare à bâtir, on commence à entendre les rumeurs et les mille bruits de l'industrie qui se réveille ; le commerce prépare ses